

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Si l'enfant ne réagit pas
La Crise commence où finit le langage
Que du bonheur
Contre Télérama
Somaland
Les Mots sans les choses
Les Nouvelles Métropoles du désir
Le Revenant

ÉRIC CHAUVIER

Anthropologie



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2018

J'IGNORE si elle est encore en vie. J'ignore comment elle a disparu. N'ayant pas trouvé de données tangibles à son sujet, pas de registres, pas d'archives, pas même de sources orales dignes de foi, je n'ai abouti qu'à des suppositions. Je n'ai pas trouvé de causes physiques à sa disparition, tel un réseau mafieux venu de l'Est, l'un de ceux qui ont occupé un temps les médias de ce pays. J'ai d'abord pensé que ceux qui la croisaient au quotidien étaient responsables : ceux qui ne la voyaient pas, ceux qui en parlaient sans la voir, ceux qui la voyaient sans en parler. Mais cette piste était inconséquente, parce qu'elle recouvrait une hypothèse que j'ai mis du temps à reconnaître et à accepter : la disparition de cette fille a été le fait de circonstances sur lesquelles j'ai pesé d'une façon regrettable. Celles-ci, une fois avouées, m'ont obligé à ne plus la chercher, mais à trouver les façons de la faire "réapparaître", si bien que finalement l'objet de l'enquête s'est confondu avec l'enquête elle-même.

La plupart des dialogues et propos commentés ont été enregistrés. Les témoignages que je ne pouvais recueillir dans l'instant, par

manque d'anticipation ou à la suite d'une impossibilité physique, ont fait l'objet d'une notation *a posteriori*, aussi peu altérée que possible par les aléas de la mémoire et de l'affect.

PREMIÈRE PARTIE

Le 2 juillet 2003

Elle se rend de voiture en voiture pour collecter un peu d'argent. Elle économise les sourires et les salutations qu'elle doit garder pour les conducteurs des premiers rangs, ou pour ceux dont les véhicules sont d'apparence plus luxueuse. C'est une stratégie couramment employée par ceux qui ont à occuper, à une fin lucrative et de façon non officielle, un bout de trottoir de la ville. Elle ne doit pas miser uniquement sur le caractère ponctuel de sa représentation, mais aussi sur l'impression de réalité suscitée dans l'esprit de ceux qui pourraient apercevoir la scène. Cette fille se voit régulièrement contrainte de ravalier son orgueil lorsque la personne à qui elle s'adresse ne la regarde pas, affichant peut-être de l'indifférence ou du mépris, tandis que d'autres, situés à la périphérie de la scène, et l'ayant ou non aperçue, font déjà partie de la représentation à venir. L'essentiel est qu'elle sache à quoi s'en tenir d'un seul coup d'œil pour économiser du temps et des efforts. Sans forcer leur attention, les automobilistes doivent pouvoir identifier son occupation : c'est une fille, probablement d'Europe de l'Est, qui fait la manche.

Je m'attarde sur son visage pour tromper l'ennui de l'attente. J'ai l'habitude de me livrer à ce petit jeu consistant à soutenir aussi longtemps que possible le regard de certaines personnes dans les transports en commun ou, comme ici, dans mon automobile. Mais aussitôt gagné par une sorte de honte, sans parvenir à préciser ce sentiment, je réalise la vacuité de ce jeu. Le rôle que tient cette fille, les obligations de discrétion à laquelle l'astreint sa représentation, la poussent à ne rien tenter contre moi, ce qui annule le principe même du jeu et la vague perspective d'un duel. Réalisant donc que mon petit jeu est inopérant, je m'apprête à reprendre le flux d'automobiles quand, spontanément, je lance un coup d'œil vers cette fille. L'ambivalence de son regard me foudroie. Il est à la fois opaque et lumineux ; il semble verrouillé et infiniment léger. Dans sa lumière, je crois reconnaître d'autres parties de ma vie. C'est un visage à la fois effrayé, juvénile et dur, mais identifiable, revenu de l'adolescence, de vacances lointaines, familières. Je nomme cela *une impression de familiarité rompue*. C'est un visage retrouvé maintenant dans les traits de cette fille venue du cœur de l'Europe – quelques milliers de kilomètres, parcourus je ne sais

comment – pour s'adonner à la mendicité, ici, au carrefour des Quatre Vents, dans un contexte qui m'apparaît soudain dans toute sa violence, avivant des images d'abandon et de retrouvailles, de tumulte et d'apaisement, l'intensité d'une vie rare et la possibilité de la mort elle-même.

Ce revirement brutal et incontrôlé des sens et des plus élémentaires facultés de perception et de cognition, comme maintenus sous verre jusqu'à présent, relève de l'absurde puisqu'un coup de klaxon derrière moi, le rappel du passage du feu rouge au feu vert, m'entraîne dans le flot des automobiles. Quant à défier ce cadre de perception, un rapide coup d'œil indique que les véhicules ne peuvent stationner dans un rayon de cinq cents mètres environ, ce qui rend impossible la perspective de couper le moteur de ma voiture, puis de la garer pour parler à cette fille – je me formule confusément cela sans y relier de directives franches. Comme il n'y a pas non plus de passage piéton, l'aire qu'elle occupe est quasiment inaccessible. Je n'ai d'autre solution que de reprendre le sens de la file d'automobiles, ce qui me contraint à faire le tour de la zone commerciale avant de passer à nouveau à hauteur de mon point de départ, soit un détour de plus d'un kilomètre.

Revenu à sa hauteur, je décide de lui donner quelques-unes des pièces de monnaie que je garde toujours dans un recoin du tableau de bord de ma voiture. Elle se dirige vers l'automobiliste qui me précède, mais il effectue déjà un geste de négation de la main. J'attire alors son attention en lui signifiant ostensiblement que je cherche quelque chose dans ma boîte à gants. Par ce signal, elle ne peut plus interpréter de refus. J'ouvre ma vitre et lui tends cinq ou six pièces. La somme s'élève à un peu plus d'un euro. Elle s'en saisit, portant sur moi ce regard reconnu quelques minutes plus tôt, ce regard qui n'était donc pas un effet du hasard. Puis, je perçois enfin le son de sa voix : "Merci monsieur..."

Cette voix me semble d'abord un peu sourde, puis traînante et excessivement geignante ; sans doute essaie-t-elle, de cette façon, de gagner la compassion des automobilistes. Mais cette interprétation a ses limites. La faiblesse de la tessiture et le manque d'ampleur de la voix semblent aussi marquer une réserve. Il peut bien sûr s'agir d'une des facettes du rôle tenu, en l'occurrence une stratégie de discrétion. Si elle veut trouver une place légitime sur la scène sociale des Quatre Vents, elle ne doit pas attirer l'attention sur sa présence. Elle

a appris à se faire oublier positivement, c'est-à-dire à faire en sorte que l'on – ce *on* qui définit les contours lisses de sa perception – nourrisse de l'indifférence à son égard.

Pourtant, je ne peux éluder l'étrange intensité de ce regard. Je ne peux non plus éluder l'intensité troublante de cette voix. Je décèle, à la fin de la phrase, "merci monsieur", l'éli-sion d'un segment possible. Cette fille montre, intentionnellement ou non, que quelque chose pourrait être dit. Elle dissimule une possibilité suggérée, consciente peut-être que la surface de la communication ne peut la tolérer. Quel que soit le sens du segment interdit, les contours de sa trace – quelques souffles – renvoient à des images qui me sont à la fois familières et secrètes. Je retrouve dans cette voix ce que j'ai décelé dans ce regard. L'intime et le lointain s'y mêlent d'une façon plus expressive encore. À la mesure d'un bouleversement radical et, plus exactement, à la mesure d'une rupture avec la façon ordinaire de se satisfaire du cours des événements, j'ai l'impression de saisir quelque chose de précieux et de rassurant. Cette voix cache une fêlure qui libère un surplus de sens laissé à l'imagination, à l'en-deçà de la communication, un écho qui renvoie les marques d'une lutte vaine mais déterminante contre

l'amnésie qui devrait recouvrir ces quelques mots. Parler serait pour cette fille entretenir une faille et proposer, sans y croire peut-être, comme pour elle-même, que nous cherchions, au-delà de l'habitude, une possibilité de partager une autre définition de la situation. Ces mots sont composés sur un déficit qui se mue en résonance puis en appel. Soufflés vers des remparts plus ténus du langage, ces mots ne devraient pas nous satisfaire. Cette fille ne devrait pas me remercier, et je ne devrais pas accepter ses remerciements. Nos gestes et nos propos ne devraient pas être bridés de la sorte. Afin d'atteindre une forme plus exigeante, ou seulement acceptable de communication, ce protocole ne devrait pas nous suffire.

L'impression de familiarité rompue ne se rapporte pas seulement à une reconnaissance ponctuelle, selon des caractéristiques identifiant telle ou telle personne. Elle est aussi une découverte abstraite, référée à un genre plutôt qu'à des singularités biographiques. L'éclat de ce regard constitue le fondement premier de ce que l'on pourrait nommer, en libérant ce mot de tout académisme pour ne garder que sa valeur expérimentale, sa valeur d'épreuve, épreuve du générique dans l'éclat d'une aventure singulière, dans la douleur

de se trouver déraciné devant cette fille, elle-même déracinée au plus haut point, puis dans la dislocation d'un lien coutumier au monde, puis dans la dispersion d'un langage devenu injustifié, puis dans la dissolution d'une norme qui valait jusqu'alors au seul motif d'exister, puis enfin et surtout dans la malaise d'être là : *une anthropologie*.

Détournant l'image de cette fille, je la voue déjà au projet de cette anthropologie ou, plutôt, aux textes destinés à mettre en forme cette anthropologie. Je ne sais par quelle absurdité je ne peux m'extirper de la perspective de cette anthropologie, de son idée même, pour rencontrer directement cette fille. Bien sûr, l'intensité du moment de cette rencontre et le rayonnement de cette pensée suffisent à minorer cette impossibilité quasi physique, quasi pathologique d'aller vers elle. Mais, tout de même, cela demeure une absurdité, une *anthropologie pathologique* qui me fait manquer l'intensité d'une rencontre et le plein éclat d'une possibilité. Je ne rencontre pas cette fille, je ne sors pas de mon véhicule, je ne questionne pas davantage le sens de cette décision que j'apparente, de façon vague, à un renoncement, à une mystification.

Le 3 juillet

L'être social développe dans son ordinaire une capacité fondamentale à endiguer l'étrangeté. Le souvenir des événements qui nous semblent étranges requiert souvent un redoublement de preuves pour émerger de façon nette à la surface de la conscience. Quelle que soit la teneur d'étrangeté de ce que nous avons vécu, nous avons la conviction que des explications simples s'imposeront à un moment ou à un autre. L'étrangeté ne peut s'inscrire dans le temps. Notre santé mentale dépend de notre aptitude à recouvrir de tels signaux.

Pourtant, ce principe se délite au moment précis où, accompagné de Jeanne Mérill, une amie avec laquelle je me rends en voiture dans le centre-ville, j'aperçois à nouveau la silhouette de cette fille : non pas encore les traits de son visage mais les contours d'une impression que je reconnais, et dont cette fille est la source exclusive ; impression que j'apparente à l'idée, devenue obsédante, d'une *familiarité rompue*. Je ne peux me résoudre à expliquer simplement cette sensation dans l'immédiat. Aucune réponse simple ne s'impose de façon convaincante. En accepter une, par exemple que les traits de ce visage s'apparentent aux traits de

quelqu'un de connu, ce serait nier la rareté de l'impression de familiarité rompue. Ce serait un acte de renoncement, un acte de trahison.

L'intensité de ce regard me saisit à nouveau parce qu'elle me semble maintenant liée à l'idée d'une privation que j'aurais subie, éveillant la piste de quelque chose de constitutif de mon être. Pourtant, je pressens aussitôt que je ne donnerai pas corps au projet de rencontrer cette fille. Me revient l'idée d'une *anthropologie pathologique*, qui me montre que toutes les tentatives sont vouées au seul désir du texte, ce qui me ferait préférer le reflet d'un sourire au sourire lui-même, la description d'un visage au visage lui-même. Mais je ne retiens pas cette idée. Une autre, plus profonde, plus évidente, s'impose : c'est le manque d'audace qui me retient dans mon véhicule. L'impression de familiarité rompue, si précieuse soit-elle, s'étiole à la vue de Jeanne et des autres automobilistes, au nom du groupe et de ses sanctions, ici des coups de klaxon, peut-être des insultes. Une fois de plus, je ne quitterai pas cet habitacle pour vérifier s'il est possible d'engager quelque autre communication, plus rare, plus exigeante. Cette incapacité absurde imprègne largement la remarque que je lance à Jeanne au moment de croiser cette fille : "Ça doit être un travail difficile..."